

# **Julien Ruwaert**



Julien Ruwaert avait une évidente conception du crime qu'il commettait, disait-il, sans jamais baisser les yeux. Ceci suffisait, dans son opinion, à insuffler au mort une telle frousse que jamais, non qu'il pût encore le dénoncer mais - et c'est là que Julien admettait que sa métaphysique fût contestable - car il est bien possible que les morts ne soient que des corps, on ne sait, tout au plus imbibés de sol - « jamais, disait-il, ils ne laisseront émaner de leurs yeux de truite le détestable indice de leur propre mort ».

- Et la police ne saurait jamais rien ?
- Non, jamais. Elle pourrait chercher, je veux dire : des semaines entières. Elle y laisserait peut-être un ou deux de ses hommes mais ce serait bien vain. - Par la seule abstinence...
- Peut-être, au fond, faut-il s'être entraîné avec une ardeur que seules les circonstances permettent.
- Que voulez-vous dire ?
- Unanime, je me retourne sur mon passé. Je tends à croire mon existence élevée dans le crime.

Je me levais en prenant appui sur la pile de vieux bouquins qui s'entassaient sur le sol et parvenaient sans peine à la hauteur idoine (des livres que, depuis longtemps, il ne lisait plus mais qu'il gardait, sans jamais laisser personne les prendre pour les lire et qui mourraient avec lui, sans le moindre doute). Regardant

partout autour de moi, je remarquais la vivacité du soleil, qui pointait jusque sous la porte d'entrée, déchirant l'obscurité poussiéreuse au sol.

J'ouvris la porte en grand et il se leva à son tour. Nous ne nous saluâmes pas car il s'était enfoncé dans le corridor avant même que j'eusse fermé la porte derrière moi.

Ses histoires avaient fini par m'irriter à un tel point que je ne pouvais plus passer une journée sans aller chez lui. Il parlait volontiers mais sans n'exprimait aucune empathie, comme s'il était tenu par une nécessité que seule l'imminence de la mort pouvait expliquer. Sans doute, c'est vrai, il était vieux mais il était encore loin d'être impotent et il me sembla, à maintes reprises, qu'il cultivait sa mort et ce, non sans quelque raffinement. Tout ce qui avait pu jaillir de lui mourrait avec lui. Une prédiction improbable en vérité dont je doutais même qu'elle pût tenir de moi et qui me semblait cependant une impossible vérité (parmi celles dont il faut bien se soustraire un jour ou l'autre).

J'avais, à cette époque, une créance que, malencontreusement, j'étais dans l'impossibilité de régler. Incapable même de m'en excuser ; plusieurs nuits de méditation m'avaient convenablement résolu à cette extrémité. Il me fallait le tuer.

Je m'aperçus de suite qu'il y aurait peine à cela, à savoir que, par un acte tellement commis, je m'absenterais obligatoirement et figerais mon âme dans une posture malséante. L'idéal serait alors de partir, de laisser ici mon âme et d'enfin jouir d'une paix que je croyais mériter.

Depuis quelques semaines que j'allais chez le vieux, que nous parlions crime sans que je lui aie jamais rien dit de mes projets, on imagine aisément que les révélations qu'il me fit sur son art alimentèrent en moi d'incroyables rêveries par lesquelles la puissance de mon regard suffirait à m'absenter d'un réel qui risquait fort de me mettre à mal.

Les jours passaient cependant et peu à peu, je dus me résigner à réfléchir à la catastrophe que, de toutes façons, je ne pouvais plus éviter.

Un soir, j'allais chez mon banquier. Il est connu et moi-même je le connais plutôt bien ; en mal. Qu'il fût la source de tous mes maux, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Je lui en voulais. J'allais le tuer et dans la rue, je ne pouvais m'empêcher de rire tout en pressant la crosse de mon revolver. Ce n'est qu'en arrivant en face du pavillon de Seguelers que je me ressaisis. Ou plutôt, je fus saisi à l'instant où je posai mes doigts sur la

serrure de l'immense grille de son domaine, saisi par une frousse affreuse et très soudaine. Je restais figé là et ne repris mon souffle qu'avec peine.

Je traversais la cour de l'entrée sans entrave. Mais le majordome vint m'accueillir dès avant la porte d'entrée. Il me somma de me présenter. Pourquoi ? Je l'abattis avant de m'introduire dans la maison et de m'engager dans un long corridor en laissant traîner un œil dans chaque pièce.

Enfin, j'entendis du bruit au fond. Je me précipitai et puis, allez savoir ce qui m'a pris, je frappai délicatement à la porte de son bureau (il n'était pas douteux que le bruit provînt de cette pièce). On ne me répondit jamais. J'entrai, bousculant cette porte ouverte. L'imbécile gisait, mort déjà. Le revolver était encore fumant.